

surtout au delà de 1,200 mètres ; peut-être alors seront-ils nuls, vu le peu d'étendue des zones dangereuses, parce qu'il sera toujours difficile, sinon impossible, de bien régler la hausse, la chute des balles échappant à la vision ; parce que encore l'influence d'un vent, même très léger, devient très sensible au delà de cette distance, et que, pour la même raison, il devient impossible de l'apprécier et de le corriger.

Avant d'aller plus loin, nous devons répondre à une objection, c'est que nous n'avons à citer que des résultats incomplets ; c'est vrai, les expériences jusqu'ici ont été insuffisantes ; mais nous avons comme moyen de contrôle les résultats obtenus par les Prussiens, qui nous ont devancés, qui ont étudié la question à fond et nous donnent dans leur règlement les pour cent depuis 400 mètres jusqu'à 1,400. En comparant les uns et les autres, on s'aperçoit que les nôtres sont bien supérieurs, et la raison en est que nos expériences ont été faites sur des buts de 2 mètres de hauteur et que la colonne de compagnie avait quatre rangées de panneaux (quatre subdivisions), tandis que, en Allemagne, le but n'avait que 1m,60 de hauteur et que la colonne de compagnie n'avait que trois rangs de panneaux ; par conséquent, pour comparer exactement les résultats, il faut retrancher des nôtres, dans ce dernier cas, 1/4 plus le 1/5 de 3/4 ou 2/5. Nous avons dit que, à 1,000 mètres, nous avons eu 65 p. 100 ; en diminuant 2/5, il nous reste 39 ; le règlement prussien donne de 15 à 35. La gerbe, à 1,000 mètres, nous a fourni 26 p. 100 ; en étant 2/5, il reste 16 environ. Nous sommes bien près de l'accord. Sur une ligne de compagnie (80 mètres), nous avons eu 20 p. 100 ; en diminuant le 1/5, il nous reste 16 ; le règlement prussien indique 7 à 20. Nous avons tout lieu de croire que ce règlement donne des résultats exacts, dignes de confiance ; ils peuvent donc compléter ceux que nous possédons, et, avec leur aide, nous pouvons avancer que la lumière est faite sur cette question, et notre conclusion sera la suivante :

Limite supérieure du tir aux grandes distances.

À la guerre, le tir doit avoir pour limite la distance de 1,200 mètres, et, dans ce cas, il faut que les objectifs offrent des dimensions suffisantes, comme une colonne de compagnie, une batterie, un escadron, et c'est jusqu'à 1,000 mètres seulement qu'on pourra compter sur des effets sérieux. Telle est aussi l'opinion du règlement prussien, et il ajoute que, avant d'ouvrir le feu, le chef doit toujours examiner si la consommation de cartouches nécessaire est en rapport avec le résultat à espérer et peut être justifiée par la situation du combat et l'approvisionnement des munitions dont on dispose. Ce sont là deux excellents avis, car les feux inefficaces affaiblissent le moral de la troupe qui les exécute, et exaltent celui de l'adversaire.

Le soldat qui voit que son feu n'arrête pas l'ennemi se trouble et perd confiance dans son arme ; en outre, il est évident que l'application du tir aux grandes distances, à la guerre, est inséparable de la question de l'approvisionnement en cartouches ; il serait bien dangereux de chercher au loin de petits résultats, si l'on s'exposait à manquer de munitions ou à n'en avoir qu'une quantité réduite pour le combat rapproché, pour la phase de l'action décisive, alors que le feu est foudroyant.

Bataille de Saint-Privat.

Dans la dernière guerre, nous avons eu un épisode remarquable, qui montre de la manière la plus évidente la puissance de notre arme, aux grandes distances, dans certaines conditions ; pour en tirer des conséquences logiques, sûres, il faut l'étudier à fond, bien examiner la situation respective des adversaires. Je veux parler de la défense de Saint-Privat, le 18 août 1870, par une brigade du corps du maréchal Canrobert. Trois des quatre brigades de la garde prussienne furent désignées pour exécuter l'attaque de ce village, préparée par 84 pièce d'artillerie. Ces trois brigades se présentèrent, formées sur deux et en quelques endroits même sur trois lignes de colonnes de compagnie, à 24 pas d'intervalle : le front d'attaque embrassait 1,400 mètres. La première attaque était couverte par

une ligne de tirailleurs avec soutiens. Le terrain était sans abri, en pente douce, dominé de Saint-Privat, tout à notre avantage. L'attaque se démasqua à une distance de 2,000 à 2,500 mètres.

De notre côté, une brigade défendait le village, mais elle ne l'occupait pas ; elle était postée aux abords, à la ceinture extérieure, à 300 mètres en avant ; on avait crénelé les murs, construit des tranchées-abris ; le village lui-même fut pris pour objectif par l'artillerie prussienne ; notre ligne avancée ne souffrit pas, le moral de nos soldats était excellent. Quand ils virent s'avancer les lignes de la garde prussienne, il est probable qu'ils ouvrirent immédiatement le feu, qu'ils n'attendaient pas d'ordre. Au début, avec leur hausse de 1,200 mètres, ils ne durent pas faire grand mal à leurs adversaires, mais quand ceux-ci arrivèrent à 1,200, à 1,000, à 800 mètres, il n'en fut plus ainsi. Nos soldats visaient-ils bien ? J'en doute ; mais peu importait ; les coups trop haut, manquant la première ligne, frappaient la deuxième, la troisième ; les coups trop bas ricochaient sur le terrain doucement incliné. Les écarts horizontaux, dus au vent ou à toute autre cause, n'étaient pas très nuisibles au tir ; les balles qui manquaient la colonne visée pouvaient encore frapper dans les colonnes voisines, éloignées seulement de 18 mètres. Après une demi-heure d'un feu terrible, les 12,000 hommes de la garde avaient 6,000 d'entre eux couchés par terre ; quelques écrivains disent 8,000 ; le mouvement était arrêté, l'attaque manquée ; les assaillants s'étaient couchés et les plus rapprochés étaient encore à 600 mètres de notre position. Cette garde, qui devait décider du gain de la bataille, au lieu d'un succès, avait trouvé son tombeau.

Étudions ce fait de guerre, nous en tirerons d'utiles enseignements.

La brigade française comptait environ 3,000 hommes, peut-être un peu plus ; je prends le chiffre du général Lewal ; chacun d'eux avait 90 cartouches ; ils les ont sans doute toutes tirées ; ce ne serait que trois cartouches par minute, c'est peu. Ils ont donc consommé 270,000 cartouches et obtenu 2/2 p. 100. Si nous prenons la moyenne des résultats maxima du tir donnés par le règlement prussien sur une colonne de compagnie, nous trouvons pour les distances de 800 à 1,400 mètres, 29 p. 100, divisé par 10—2,9. Ainsi, quand nous évaluons les pour cent de la guerre dix fois plus petits que ceux du polygone, nous sommes au-dessous de la vérité, car nous avons envisagé un but d'une seule colonne de compagnie, et non un objectif comme celui de Saint-Privat.

Ce résultat de 2,2 p. 100 est devenu colossal, avec un tir de 270,000 cartouches, et cette consommation était justifiée par la situation du combat, par l'importance du but qu'on se proposait (la destruction de l'ennemi) et qu'il était possible d'atteindre, vu l'étendue de la formation des Prussiens en surface et en hauteur.

Si cette formation eût été moins dense, si l'ennemi eût adopté un échelonnement bien entendu, tel que celui qui a été pratiqué depuis, tel qu'il est recommandé aujourd'hui partout, nous n'aurions pas eu l'occasion de lui infliger de pareilles pertes, nous ne l'aurions pas arrêté aussi loin, comme l'expérience l'a prouvé sur les autres champs de bataille. Nous aurions fait alors, avec le tir aux grandes distances, une consommation inutile de cartouches, qui nous auraient probablement fait défaut, au moment décisif, contre l'attaque rapprochée. L'épisode de Saint-Privat est un fait unique, anormal, que nous ne reverrons pas ; il faut en conclure le rejet des formations compactes, mais non l'emploi, sans réserve, du tir au delà de 1,200 mètres.

Combat de Plewna.

Pendant la guerre russo-turque, l'attention a été vivement éveillée par les combats autour de Plewna. Nous ne sommes pas bien renseignés sur les formations adoptées par les Russes, dont les pertes ont été considérables : je crois fort qu'ils ne soupçonnaient pas toute la puissance des armes actuelles. Il est probable que, à 2,000 mètres, plus près peut-être, ils se sont présentés en colonne comme les Prussiens à Saint-Privat, qu'ils